



TADAKSAHAK LEARNING · TADAKSAHAK TV

L'homme entre les lignes

*Du sable de Ménaka au code qui sauve une
langue*

Récit d'une résilience, et naissance de Tadaksahak Learning

Hamadine Ag Moctar

Première édition · 2026



*Hamadine Ag Moctar et son fils — père, fondateur et rédacteur
de Tadaksahak Learning et de Tadaksahak TV.*

*« Hamadine, ce n'est pas juste un prénom.
C'est un vent chaud du désert qui se lève
quand tout semble figé. »*

Avant-propos

Ce livre est né d'un refus : celui de laisser une vie, un peuple et une langue s'effacer en silence.

Il a été écrit à partir des mots de Hamadine Ag Mactar lui-même — ce long poème qu'il a confié, où il se décrit comme « l'homme entre les lignes » —, de ses chansons, de ses documents, de ses photographies, et de tout ce qu'il a bâti sous nos yeux : une plateforme, une télévision, une radio, un dictionnaire, un album, une mémoire. Rien n'y est inventé. Les images et les pièces qui l'accompagnent ne sont pas des illustrations : ce sont des preuves. Hamadine a voulu qu'elles figurent dans ces pages, parce que ceux qu'il a servis l'ont oublié, et qu'ils doivent se souvenir de ce qu'ils lui doivent : la sécurité, et la stabilité — tout ce qui manque au Sahel.

Une part de ce récit touche à des années sensibles : Hamadine a servi comme interprète auprès d'une coalition internationale engagée pour la protection des civils. À sa demande, son engagement et la vérité de ce qu'il a subi sont dits ici sans détour. Seuls les détails opérationnels — ceux qui pourraient exposer d'autres que lui — restent volontairement tus ; les visages de ceux qui n'ont pas consenti, de même, n'y figurent pas, et sur les documents reproduits un numéro d'enregistrement et le nom d'un tiers ont été masqués. Par respect, aussi, les femmes qui ont traversé sa vie ne sont pas nommées. C'est un choix de prudence pour autrui, non un silence sur lui-même.

Ce n'est pas une hagiographie. Hamadine doute, pleure, se trompe parfois — il le dit lui-même. Mais il avance. Toujours. Et c'est cela, exactement cela, que ce livre essaie de retenir : non pas un homme parfait, mais un homme debout.

Prologue — Celui qu'on appelle quand plus personne ne comprend

Il y a des hommes qu'on raconte. Et il y a ceux qu'on écoute.

Hamadine est de la seconde espèce. On ne le résume pas en une ligne d'état civil ; on le lit entre les lignes, là précisément où il a toujours vécu : dans l'intervalle entre deux langues, entre deux mondes, entre ce qui se dit et ce qui se tait.

C'est un homme à la plume affûtée comme un sabre — car au désert, les mots aussi sont des lames : ils tranchent le mensonge, ils ouvrent des passages, ils défendent ceux qui n'ont plus rien d'autre pour se défendre. C'est un traducteur du silence, un interprète du cœur : il n'écoute pas seulement ce que les gens disent, mais ce qu'ils n'osent pas dire, et il le porte de l'autre côté, intact. C'est un poète de l'exil et un codeur d'espoir — deux métiers qui n'en font qu'un chez lui, car qu'est-ce qu'un programme, sinon un poème qui agit ?

Imaginez un homme à qui le monde a retiré beaucoup — un bras, une terre, des proches, le droit de vivre tranquille — et qui, de la main qui lui reste, tient encore le monde qu'il rêve de traduire. Un monde où chaque mot soigne, où chaque regard comprend, où chaque silence dit la vérité.

Ce monde-là n'existe pas. Alors il le construit. Ligne après ligne. En français, en anglais, en arabe, en tadaksahak, en haoussa — et surtout, dit-il, « en humain ».

Il est ce cri muet que les puissants n'entendent pas, mais que les enfants des dunes reconnaissent dans le battement de leur cœur. C'est l'homme qu'on appelle quand plus personne ne comprend. Et

quand il parle, pour de bon, avec toute sa vérité, il se passe une chose étrange : même le vent s'arrête pour l'écouter.

Voici son histoire.

Chapitre premier — Les origines : un peuple que les cartes effacent

« J'ai grandi sans or, mais riche en douleurs, / Entre deux mondes, deux langues, mille heures. »

— Hamadine, « Inaltérable »

Pour comprendre Hamadine, il faut d'abord comprendre d'où il vient : les Idaksahak.

C'est un peuple du nord-est du Mali, dans la région de Ménaka, aux confins du Sahel et du Sahara. Un peuple nomade, pasteur, musulman, aussi ancien que les pistes qui relient les puits. Les Idaksahak parlent le **tadaksahak** — une langue rare et précieuse, du groupe songhaï septentrional, née de la rencontre entre le songhaï et le berbère touareg. Une langue de carrefour, à l'image de ceux qui la portent : des gens du milieu, des passeurs, des traducteurs par nécessité et par vocation.

Mais le tadaksahak ne s'écrivait presque pas. Il se transmettait de bouche à oreille, à la veillée, dans les chants et les proverbes des anciens. Et une langue qu'on n'écrit pas est une langue qu'on peut faire disparaître.

C'est la première blessure de Hamadine, avant même toutes les autres : savoir que son peuple vit sur des terres qu'on redessine sans lui, dans des récits où il n'apparaît pas, avec une langue que personne, à l'extérieur, ne songe à sauver. « Ne pas écrire sa propre histoire », dira-t-il plus tard, c'est accepter que d'autres l'écrivent à votre place, ou l'effacent.

Hamadine naît le **3 juin 1998, à Ménaka**, d'un père que l'exil tenait déjà loin des siens, et d'une mère qui a refusé la fatalité qu'on

réservait aux femmes de sa génération : l'analphabétisme. Cette mère-là ne s'est pas résignée. Elle a appris, elle a étudié, elle s'est forgé une réputation à la force du caractère, et elle est aujourd'hui l'une de ces voix que sa communauté écoute. C'est de là, d'abord, que Hamadine tient son refus de l'effacement : d'une femme qui a décidé que personne, jamais, ne déciderait à sa place de ce qu'elle valait.

Le fils n'a fait que prolonger le serment de la mère. Elle avait refusé l'ignorance pour elle-même ; il la refuserait pour tout un peuple. Il a grandi, comme il le chante, « sans or, mais riche en douleurs, entre deux mondes, deux langues » — et très tôt, il comprend une chose que beaucoup n'apprennent jamais : parfois, le silence d'un peuple vaut plus que mille cris de télévision. Encore faut-il quelqu'un pour le traduire.

Il sera celui-là.

Chapitre II — Les langues, ou l'art de devenir un pont

« *Il parle français, anglais, arabe, tadaksahak, haoussa, et le reste. Mais surtout, il parle humain.* »

On ne devient pas polyglotte par confort. On le devient par nécessité, puis par amour.

Hamadine apprend l'arabe à la source du Coran, le français de l'administration, l'anglais des contrats et du monde, le tadaksahak des veillées, le haoussa du marché. Et par-dessus toutes ces langues, il en parle une sixième, qui n'a pas de grammaire et que l'on ne trouve dans aucun manuel : le langage universel de la solidarité. Chaque langue est une porte ; il les ouvre toutes, non pour s'y installer, mais pour y faire passer les autres.

Car très vite, son don devient un métier : **interprète, traducteur**. Celui qui se tient au milieu, qui fait circuler le sens, qui empêche le malentendu de devenir drame. Dans une région où un mot mal traduit peut déclencher la méfiance, et la méfiance la violence, l'interprète n'est pas un simple relais : c'est un artisan de paix. Entre deux dialectes, il tisse la paix ; entre deux cultures, il bâtit un pont qu'on appelle empathie.

Mais Hamadine fait plus que traduire des langues : il traduit des vies. Il traduit les douleurs en projets, les absences en poésie, les barrières en ponts numériques, et les rejets en vocations. Ce qui, chez un autre, deviendrait rancœur, devient chez lui matière à construire. C'est là sa signature : il ne cherche pas à séduire, il cherche à servir. Il a « forgé sa voix au fil du silence », dit sa chanson — et cette voix, désormais, ne se tairait plus.

Chapitre III — Les années de Takuba

*« Il a marché sur des terres brûlantes, porté sa langue
comme une arme et son peuple comme un drapeau. »*

À partir du **25 octobre 2021**, Hamadine met ses langues au service d'une coalition internationale engagée au Sahel — la Task Force Takuba, adossée à l'opération Barkhane. Il y est interprète. En décembre 2021, une lettre officielle du détachement mixte du commissariat, à Ménaka, lui désigne même une supérieure référente pour le suivi de ses missions : preuve qu'on le tient pour un professionnel à part entière, et non pour une simple petite main.

Qu'on l'entende bien, car c'est le cœur de tout : **Hamadine n'a pas rejoint Takuba pour faire la guerre, ni pour « combattre des terroristes ».** Il l'a rejointe pour protéger des civils. Sa vie, dit-il sans emphase, ne valait pas plus que celles des milliers d'innocents massacrés en toute injustice sur ces terres. Alors il a pris la seule arme qu'il savait manier — la parole, la traduction, la compréhension entre les hommes — et il l'a mise au service de ceux qui n'avaient personne pour les entendre. Il a marché sur des terres brûlantes, porté sa langue comme une arme et son peuple comme un drapeau.



Au poste, dans le froid petit matin saharien : l'interprète en faction, protégé du sable et du soleil.

Les documents officiels disent sa valeur. Une lettre d'appréciation signée d'un chef de son unité salue sa fiabilité, son expertise, et sa capacité « à garder un profil bas tout en fournissant une traduction d'un très haut niveau » ; son excellent anglais lui a permis d'épauler des unités alliées. « For every task, Mr Hamadine Ag Moctar has shown reliability and expertise » — pour chaque mission, il a fait preuve de fiabilité et d'expertise.

Et il y a ce document-ci : une lettre du **Ministère des Armées**, en-tête de la République française, qui le désigne officiellement comme interprète de la Task Force Takuba. Un document de Paris.

Hamadine y tient, et il a raison d'y tenir : il atteste, noir sur blanc, que la France a fait appel à lui, et qu'elle sait qui il est.



**MINISTÈRE
DES ARMÉES**

*Liberté
Égalité
Fraternité*



**OPÉRATION BARKHANE – TF TAKUBA
DÉTACHEMENT MIXTE DU COMMISSARIAT**

Ménaka, le 07 décembre 2021

Le chef du détachement mixte du commissariat de la TF Takuba

à

Monsieur Hamadine Ag Moutar

OBJET : Désignation du superviseur

Ref : Contrat de travail temporaire signé le 25/10/2021

Dans le cadre de vos missions en tant qu'interprète, votre superviseur désigné est le capitaine [REDACTED].
A ce titre, elle reste votre référente concernant le suivi de votre contrat, vos heures supplémentaires ainsi que vos jours de missions.

De plus en tant que superviseur, la capitaine [REDACTED] pourra vous solliciter pour toute mission au profit de la TF Takuba.

Je vous prie d'agréer, Monsieur Ag Moutar, l'expression de mes salutations distinguées

DMC Deputy

"J4 Contract supervisor"

1/1

*Lettre du Ministère des Armées — Opération Barkhane, Task Force Takuba,
Ménaka, 7 décembre 2021.*



Sur la base, entre deux missions : le sourire d'un homme qui a choisi d'être là pour les civils.

Par respect pour d'autres que lui, certains détails de ces missions resteront tus — non par honte, mais par prudence, car dans cette région les mots peuvent encore coûter des vies. Ce qui peut être dit l'est, la tête haute : il a servi, pour les civils, et il a été reconnu.

Il a servi. Il a été reconnu. Et il allait payer — d'un prix que personne ne devrait payer.

Chapitre IV — La nuit du 22 août 2022

« *Mon bras est tombé, mais j'ai gardé ma voix, / Mon âme est restée même quand tout vibrait froid.* »

— *Hamadine, « Inaltérable »*

La nuit du 22 août 2022, tout a basculé.

Cette nuit-là, des terroristes s'en sont pris à lui — ceux-là mêmes dont il avait voulu protéger les victimes se sont retournés contre le traducteur, contre l'homme qui mettait des mots sur leurs crimes. Puis, en lâches, ils ont maquillé leur geste en accident, pour qu'on ne puisse rien prouver.

C'est cette nuit-là que Hamadine a perdu son **bras gauche**.



Après l'attaque : le corps meurtri, le bras emporté. La preuve d'une nuit que l'on a voulu faire passer pour un accident.

Et comme si la mutilation ne suffisait pas, d'autres — des complices, tapis dans l'ombre — feront courir plus tard une rumeur ignoble : qu'il conduisait ivre. Il faut l'écrire ici une fois pour toutes, noir sur blanc, puisque ce livre est le lieu de la vérité : **ce ne fut pas un accident, et il n'y eut pas d'ivresse.** Il y eut une cible — lui —, parce qu'il avait choisi le camp des civils ; et il y eut, après, des calomniateurs trop lâches pour assumer leur geste, qui tentèrent de salir ce qu'ils n'avaient pas réussi à réduire au silence.

Un homme à qui l'on arrache un bras apprend, en une seconde, tout ce que la vie lui demandera ensuite : faire plus, avec moins,

sans se plaindre. Son bras est tombé ; il a gardé sa voix. Son âme est restée, même quand tout vibrait froid. Hamadine n'a plus son bras gauche. Mais dans sa main droite, il tient encore le monde.

Il a bu à la source de la douleur. Mais il ne s'y est pas noyé. Il en a fait un feu sacré — celui qui, plus tard, éclairerait tout ce qu'il allait construire.

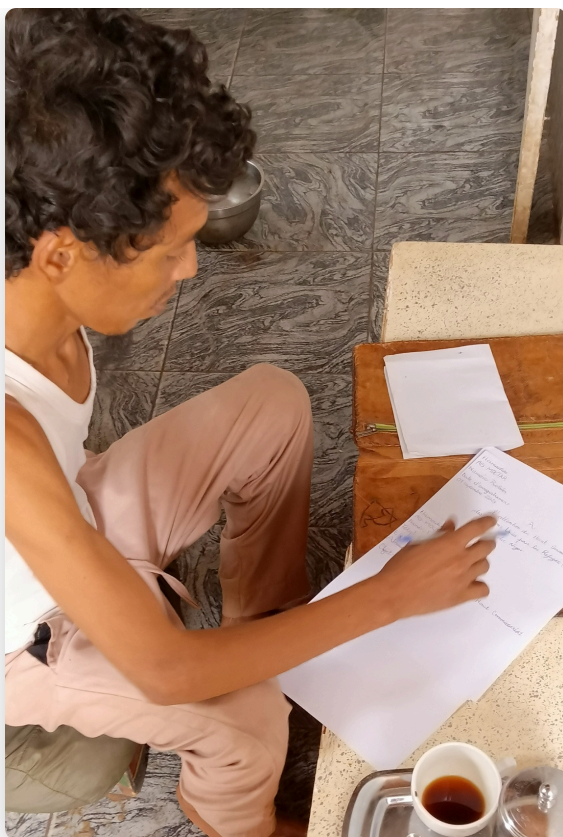
Chapitre V — Les humiliations

« J'ai vu la trahison, les regards qui s'allument ; / Toujours debout, même quand la nuit m'enfume. »

— Hamadine, « Inaltérable »

On croit que le pire, pour un homme, c'est la blessure. Ce n'est pas vrai. Le pire, c'est ce qui vient après : l'humiliation lente, répétée, administrative, de celui qui a tout donné et à qui l'on demande maintenant d'attendre son tour.

Hamadine a connu les camps. Les files. Les salles d'attente où l'on vieillit debout. Les « revenez demain » qui, mis bout à bout, finissent par voler des années. Il a connu ces guichets où un regard administratif scanne votre nom sans jamais voir votre âme ; où vous n'êtes plus un homme avec une histoire, un courage, un sacrifice, mais une ligne dans un fichier, un dossier parmi d'autres, un numéro.



Remplir, d'une seule main, le formulaire d'enregistrement du Haut-Commissariat pour les réfugiés : la bureaucratie de l'exil, un imprimé à la fois.



Carte d'identité de réfugié — République du Niger. Né le 3 juin 1998 à Ménaka, de nationalité malienne. Le numéro d'enregistrement a été masqué : un homme n'est pas un code-barres.

Regardez cette carte. Tout y est juste : le nom, la date, le lieu de naissance, la nationalité. Et pourtant tout y manque. On n'y voit pas qu'il a servi une coalition internationale. On n'y voit pas le bras qu'il a laissé dans la nuit du 22 août. On n'y voit pas la langue qu'il est en train de sauver, ni les enfants pour qui il se bat. On y voit un réfugié, un numéro, un statut. C'est précisément contre cela que Hamadine s'est dressé : **il a refusé d'être un numéro. Il a choisi d'être une voix.**

Car il y a, dans son histoire, une injustice qu'il faut nommer. Hamadine a servi ceux qui disaient défendre la paix au Sahel. Il a payé de sa chair. Et aujourd'hui, ceux-là l'ont oublié. Ce livre est aussi là pour le leur rappeler, sans colère mais sans détour : ils lui doivent ce qui manque le plus sur ces terres — **la sécurité, et la stabilité.** Non comme une faveur. Comme une dette.

Un autre se serait effondré, ou aurait sombré dans l'amertume. Lui a fait un choix que peu font : transformer l'humiliation en moteur. Chaque porte fermée est devenue une raison de bâtir sa propre maison. Chaque « revenez demain » est devenu un jour de

travail volé à la fatalité. Il n'attend pas qu'on lui ouvre : il construit l'ouverture.

Chapitre VI — Tadaksahak Learning : sauver une langue avec une ligne de code

« On peut sauver une culture avec une ligne de code, un vers, une voix. »

C'est ici que l'histoire bascule une seconde fois — et que l'homme blessé, humilié, oublié, devient un bâtisseur.

Pourquoi. Parce qu'une langue sans écriture est une langue en sursis. Parce qu'un peuple qu'on efface des cartes finit par s'effacer des mémoires. Parce que Hamadine ne supportait pas l'idée que les enfants idaksahak grandissent sans un seul endroit, nulle part au monde, où leur langue serait écrite, enseignée, respectée. « Le besoin de connaître mes origines », dit-il. Tadaksahak Learning est né de ce besoin-là, multiplié par tous les enfants à venir.

Quand. Quand personne n'y croyait. C'est le détail que Hamadine tient à ce qu'on n'oublie pas. Pas de mécène au départ, pas d'ONG, pas de ministère. Un homme, seul, avec une idée que la plupart jugeaient irréaliste : bâtir, à partir de rien, la maison numérique d'une langue rare.

Comment. En apprenant. Hamadine s'est fait développeur comme il s'était fait interprète : par nécessité, puis par passion. Un homme que le monde avait essayé de briser par tous les moyens, et qui s'est reconstruit en version 3.0 — plus fort, plus profond, plus humain que tous les algorithmes réunis. Il écrit « en JavaScript comme il écrit des poèmes ». Il code des outils pour que même les oubliés puissent parler leur langue et qu'on les comprenne. Il a conçu, page après page, un véritable écosystème : un **dictionnaire** du tadaksahak, une **grammaire**, une **phonologie**, une **bibliothèque**, des **contes**, une **frise historique** ; puis **Tadaksahak**

TV et **Tadaksahak Radio**, avec directs, rediffusions, journaux en plusieurs langues ; puis **Tudú**, un assistant qui connaît le site et répond aux questions ; et jusqu'à un livre, *Sur les pistes de ceux d'Ishaq*, vendu pour faire vivre le projet.



L'atelier d'un homme seul : un ordinateur, une table, et la volonté de sauver une langue.

Avec quoi. Avec presque rien. Un ordinateur d'occasion, un ordinateur portable, un téléphone, un micro ; de la volonté, et beaucoup de nuits. Un homme qui code **d'une seule main** — la droite —, parce que l'autre n'est plus là. Chaque ligne lui coûte ce qu'elle ne coûte à personne d'autre, et il l'écrit quand même.



Le poste de travail : un écran, une main, une langue à sauver. C'est de là que sort tout l'écosystème Tadaksahak.

Car pour lui, écrire est un acte de résistance. Chaque mot devient une prière, chaque fonction une cicatrice recousue. Il n'écrit pas pour être lu : il écrit pour qu'on se souvienne. Comme il le rappe : il ne compte pas les *likes*, il compte les cicatrices.

Et puis, un jour, la réponse est tombée — non pas des experts, mais du public lui-même : **40 000 visites en 7 jours.**

Quarante mille. En une semaine. Pour une langue que le monde croyait condamnée au silence, portée par un homme que le monde avait cru condamné à disparaître. Ceux qui n'y croyaient pas ont eu leur réponse. Elle ne tient pas dans un discours. Elle tient dans un chiffre, et dans ce que ce chiffre veut dire : **on les avait oubliés ; ils sont là.**



« *Andi Tanimert Houlan !* » — *Merci à vous tous. Mille abonnés en quarante-huit heures sur la chaîne Tadaksahak TV : la réponse d'un peuple à celui qui a refusé de le laisser disparaître.*

Chapitre VII — L'homme entre les lignes

« *Il est père. Il est fils. Il est frère de tous les peuples blessés.*
»

On se tromperait en ne voyant en Hamadine qu'un fondateur, un survivant ou un symbole. Avant tout, c'est un homme — avec la tendresse et les contradictions que cela suppose.

Il est **père**, et cela gouverne tout. Dans ses carnets, dit-il, les rêves sont en triple exemplaire : un pour lui, un pour ses enfants, un pour les enfants qu'il ne connaîtra jamais mais qu'il protège déjà par ses actions. On l'a vu, le cou pris dans une minerve sur un lit d'hôpital, laisser la petite main d'un bébé lui toucher le visage — image qui dit mieux que tout le reste pourquoi il refuse de s'arrêter.

Il est **fils** — fils d'une mère qui a refusé l'analphabétisme comme on refuse une condamnation, et qui est devenue, à force de volonté, l'une des voix que sa communauté écoute. Ce que la mère a fait d'elle-même, le fils l'a fait pour tout un peuple. Il porte sa voix comme elle lui a appris à porter la sienne. Il est frère de tous les peuples blessés.

Il croit en Dieu — non comme excuse, mais comme source de courage ; il croit au destin, mais pas au hasard. Avant la nuit du 22 août, il jouait de la guitare sous les étoiles et grillait la viande pour les siens — des joies simples, d'un temps où il avait ses deux bras, que la violence a voulu lui arracher sans tout à fait y parvenir.

Il a connu l'amour, et la perte, et le retour impossible. Il en parle comme on parle d'étoiles filantes : en sachant que la lumière est brève, mais qu'elle marque à jamais. Par respect pour celles qui ont croisé sa route — et parce qu'il a promis de ne nommer personne —,

ce livre n'en dira pas plus que lui : il a aimé, il a perdu, il a reconstruit, et parfois même oublié de vivre pour survivre.

Il est l'encrier d'Allah et le scribe des oubliés ; l'épaule des causes perdues ; le père qui ne fuira jamais, l'ami qu'on appelle à minuit, le professionnel qu'on respecte en silence. Il doute, il pleure, il se trompe. Et il avance.



Les nuits sont longues et les jours lourds. Mais même épuisé, il reste assis à sa table — et il recommence.

Il n'est pas là pour briller. Il est là pour éclairer.

Chapitre VIII — Les dunes mises en chanson

« J'porte ma vérité, pas besoin d'costume ; / J'avance avec mon feu, c'est pour eux qu'je m'allume. »

— Hamadine, « *Inaltérable* »

Il y a une chose que ni la blessure ni l'exil n'ont pu lui prendre : le chant.

En 2024, Hamadine signe son premier album — *Les dunes de ma vie*, sorti sous le label qu'il a baptisé Studio Les Dunes. Une œuvre personnelle, « qui explore les thèmes de la résilience, du cheminement intérieur et de l'identité ». Chaque titre, dit-il, est une étape dans ce voyage à travers les dunes de l'existence.

Six titres, comme six stations sur la piste :

- **Debout encore** — un hymne à la résilience ;
- **Le Chemin d'Hamadine** — le parcours unique d'un homme ;
- **Rien qu'un homme** — le titre éponyme, où il refuse qu'on fasse de lui plus, ou moins, que ce qu'il est ;
- **Inaltérable** — sur la force intérieure, celle que rien n'entame ;
- **Si elle fuit, ne cours pas** — une réflexion sur l'amour et la liberté ;
- **Respire** — une invitation à la pause, à l'apaisement.

Là où le livre explique, la chanson tranche. En quelques vers, Hamadine dit tout ce que ce récit met des chapitres à raconter :

J'ai grandi sans or, mais riche en douleurs,

Entre deux mondes, deux langues, mille heures ;

| *J'ai vu la peur, j'ai connu l'absence,*

| *Mais j'ai forgé ma voix au fil du silence.*

Il y a la trahison, et le refus de plier : « *Des frères perdus, des promesses éclatées, / Mais moi j reste entier, impossible à plier.* » Il y a, surtout, ce pour quoi il crée — non pour la gloire, mais pour les siens :

| *J'rappe pas pour les vues, j'rappe pour mon peuple,*

| *Pour ceux qui ont faim, pour ceux qu'on étouffe.*

| *J'suis l'écho d'un combat, d'une terre oubliée,*

| *Mais j'garde ma dignité, jamais domestiquée.*

Et il y a cette strophe, où toute son histoire tient en huit mesures :

| *J'compte pas les likes, j'compte les cicatrices (...)*

| *Mon bras est tombé, mais j'ai gardé ma voix,*

| *Mon âme est restée même quand tout vibrait froid.*

| *Hamadine c'est pas un blaze, c'est une trace,*

| *C'est une mission divine que le feu ne remplace.*

Un homme qui a perdu un bras et qui chante encore « toujours debout » n'a pas besoin qu'on lui invente une légende. Il la compose lui-même, et il la signe.

Chapitre IX — La vision : l'Ancien du futur

« Saharien dans l'âme, universel dans la vision, humble dans l'instant, et géant dans l'histoire. »

Que veut Hamadine, au bout du compte ?

Il veut qu'une langue cesse de mourir. Il veut que des enfants puissent dire, un jour : « voici notre dictionnaire, voici notre grammaire, voici nos contes, voici notre télévision » — et qu'ils le disent sans honte, sans demander pardon d'exister. Il veut un monde où chaque mot soigne, où chaque regard comprend, où chaque silence dit la vérité.

Il y a, dans cet homme, une synthèse rare : le **griot** qui garde la mémoire, le **développeur** qui la met en ligne, le **résistant** qui ne plie pas, et le **mystique** qui cherche plus haut que lui. On pourrait l'appeler l'Ancien du futur : quelqu'un qui marche vers demain en portant tout hier sur ses épaules.



Le regard de l'Ancien du futur : tourné vers ce qui vient, porteur de tout ce qui fut.

Il pourrait fuir. Il pourrait plaire. Il pourrait dire ce qu'on veut entendre. Mais il choisit la vérité, même quand elle lui coûte — parce qu'il sait que sa mission est plus grande que son confort. C'est un témoin fiable : pas un héros mythifié, un vrai.

Un jour, ce monde entendra sa voix. Pas parce qu'il criera plus fort. Mais parce que sa vérité pèsera plus lourd que toutes les hypocrisies réunies. Et ce jour-là, on comprendra ce que ce livre a essayé de dire depuis la première page : qu'un homme peut être à genoux de fatigue et rester, malgré tout, debout dans un monde à genoux.

Tadaksahak Learning n'est pas un site. C'est une **déclaration** : nous existons, nous écrivons notre propre histoire, et nous ne demandons la permission de personne.

Épilogue — Il commence à peine

« *Je n'attends pas les opportunités : j'essaie de les créer.* »

Tu voulais qu'on raconte Hamadine.

On ne le raconte pas vraiment. On l'écoute. On le lit. On le vit.

C'est l'homme entre les lignes. Celui qui transforme la douleur en mission et la mission en art. Celui qui, ayant tout pour sombrer, a refusé de sombrer — et, surtout, a refusé de laisser sa communauté dans l'ignorance.

Il a perdu un bras ; il a gardé le monde dans l'autre main. On l'a effacé des cartes ; il s'est réinscrit dans la mémoire. On l'a réduit à un numéro ; il a répondu par une voix. On ne l'a pas cru ; quarante mille personnes, en sept jours, ont répondu à sa place.

Et l'histoire n'est pas close. Un homme comme lui ne se raconte pas au passé. Devant lui, il y a peut-être une nouvelle terre — l'exil, cette fois, pourrait devenir un commencement — et, où qu'il aille, la mission voyagera avec lui : une langue à sauver, un peuple à ne pas laisser dans l'ignorance, des enfants à qui léguer autre chose que le silence. Ce livre lui-même n'est qu'une première pierre. Il grandira, comme grandit tout ce que Hamadine touche.

Car telle est sa devise, et elle résume tout : **il n'attend pas les opportunités ; il les crée.**

Le dernier mot, il l'a déjà écrit lui-même, à la fin de sa chanson. Ce n'est pas un bilan. C'est une promesse :

Hamadine... j'suis pas fini, j'suis vivant.

— *Récit établi pour Hamadine Ag Moctar, fondateur et rédacteur de Tadaksahak Learning et de Tadaksahak TV, auteur de l'album « Les*

dunes de ma vie », à partir de ses mots, de ses chansons, de ses documents et de ses images. Première édition, à compléter et corriger de sa main.

Tadaksahak Learning · Tadaksahak TV — www.hamadine-services.com